



Que voulait dire
précisément
Clemenceau,
quand, au Sénat,
parlant du Congo,
il accusa Caillaux
de "haute trahison"?

L'ŒUVRE



11^e ANNÉE: 29 Janvier 1914

N° 5

DIRECTEUR :

220, Faub. St-Honoré (8^e)
Téléphone : 589-55

GUSTAVE TÉRY

DANS LA COULISSE



— Voix sur la scène. — Quand viendra-t-il mon bienaimé ?
— Le Ténor (dans la coulisse) : « Dès qu'il aura fini d'avaler son DUBONNET ».

PETITE POSTE

Nos abonnés ont droit à l'insertion gratuite de 5 lignes ou 10 demi-lignes, ce qui rembourse le prix de l'abonnement.

La PETITE POSTE se charge de faire parvenir les lettres d'un correspondant à l'autre pourvu que les réponses à réexpédier soient accompagnées d'une enveloppe affranchie.

Vous pouvez estimer que, chaque semaine, les insertions passent sous les yeux d'une élite de 100.000 lecteurs.

Répondre à T. Leroi à l'Œuvre, qui transmet les lettres.

A louer, 58, rue Vasco de Gama, à deux pas de la Porte de Versailles, petits appartements meublés, bourgeoisement, **125 fr. par mois**, clairs et aérés, vue superbe sur le champ d'aviation, composés de : entrée, salle à manger, chambre, cabinet de toilette installé, cuisine, cabinet de débarras, W. C.

S'adresser sur place ou à M. Gaston Lauret, architecte, 27, rue Vaneau, lundi, jeudi matin, 9 h. à midi.

Moyens de communications : Nord-Sud; Tramways : Saint-Germain-des-Prés-Glamart; Autobus : Porte de Versailles-Bourse; Grenelle-Gare Saint-Lazare; Chemin de Fer de Ceinture.

La Direction des Grands Bains Turcs du Bain-à-Vau, 16 bis, rue Cadet, rappelle à sa clientèle que l'incendie du 22 au 23 décembre dernier n'a pas eu les conséquences annoncées par la Presse et que dès le 26 décembre l'établissement fonctionnait comme par le passé.

Pour les grands diners. — Où trouver dans une maison honnête des vins authentiques en bouteilles et par petites quantités, que les dispositions nouvelles de la vie moderne ne permettent plus d'acheter en fûts?

Avec la combinaison d'un abonné de l'*Œuvre*, M. Laporte, de Migennes (Yonne) près Chablis, chacun peut servir à dîner 4, 5, 10 crus différents. Quelle dépense et quelles tracasseries pour élire seulement 2 ou 3 de ces crus en fûts et les amener en bouteilles prêtes à être servis!

M. Laporte est un gourmet, un connaisseur.

Demandez-lui les vins précieux de notre vieille Bourgogne, où il habite et qu'il amassa dans sa cave : des Pommard, des Corton, des Chambertin, des Romanée, des Chablis, des Clos Vougeot. Cela s'en voit très bien par caisse de 25 bouteilles ou par colis postal.

AUTOMOBILES

DION-BOUTON 30 chevaux, châssis en gris, 3.500 fr. Le prix actuel au catalogue est de 13.500 francs.



M. CALMETTE CONTRE M. CAILLAUX

Le silence du « Figaro ».

M. Gaston Calmette, directeur du Figaro, mène contre M. Joseph Caillaux une campagne fort violente. La campagne de M. Calmette présente cette particularité qu'un certain nombre d'affirmations n'y sont qu'à peine démontrées et que cependant personne ne songe sérieusement à les contester.

Cela tient à une double raison : les uns sentent que M. Calmette dit la vérité ; les autres le savent.

Si M. Calmette ne publie pas les preuves écrasantes des méfaits de M. Caillaux, ce n'est pas parce qu'il ne les a pas, c'est parce qu'elles ne sont pas « publiables ».

Vous souvenez-vous du mot de Clemenceau à cette séance de la commission du Sénat, qui décida la chute du ministère Caillaux ?

— C'est une affaire de haute trahison et Caillaux est justiciable de la haute-Cour !

Clemenceau a bien pu se réconcilier depuis lors avec Caillaux ; le mot reste, le fait aussi.

Or, les affaires de haute trahison

se jugent à huis-clos. On n'a pas le droit d'en divulguer les pièces, car, en les mettant sous les yeux du public, on risquerait de devenir le complice involontaire de la félonie.

Voilà pourquoi M. Gaston Calmette, qui sait et qui a les preuves, se tait et ne publie rien. Il fait plus et demande à ceux de ses confrères qui, comme lui, savent et ont les preuves, de se taire et de ne rien publier.

D'un homme, que tout un parti accuse de mener une campagne inconsidérée, ce geste mérite le respect. Une pareille demande est de celles dont on ne peut pas ne pas tenir compte.

Mais que penser de ce premier ministre, assuré de l'impunité parce que ses actes sont tellement graves qu'aucun journaliste français ne peut les raconter, sans manquer à son pays ?

Qu'on ne nous accuse pas, nous aussi, de colporter des insinuations hasardeuses. M. Caillaux, que M. Calmette a diffamé très nettement et que nous accusons très nettement à notre tour, n'a qu'à nous poursuivre, ou qu'à poursuivre le *Figaro*.

Le *Figaro* possède le moyen — et nous aussi — de faire la preuve devant n'importe quel tribunal.

Et ce n'est pas notre faute si les actes de M. Caillaux sont de telle nature qu'on n'ait le droit d'en parler qu'à huis-clos.



Le "Précursor"

PAR

GUSTAVE TÉRY



Eh bien, moi, je le connais, Hégésippe Simon! Je partage cet avantage avec l'ancien ministre René Besnard, le député Binet, les sénateurs Dupont et Pédebidou, mais croyez bien que je n'en suis pas moins fier.

J'ai lu quelque part que M. Paul Birault avait commis une imprudence en mettant sur ses circulaires cette devise trop reluisante :

**Les ténèbres s'évanouissent
Quand le soleil se lève!**

HÉGÉSIPPE SIMON.

Et l'on a dit : « Est-ce que cette lapalissade ne suffisait pas à éventer la mèche? Comment des gens sérieux, informés et même érudits, des vieillards circonspects, des puits de science comme Lintilhac, d'anciens ministres de l'Instruction publique comme Maurice-Faure, ont-ils pu donner dans un panneau si bien éclairé? »

Quant à moi, mon seul étonnement, c'est que Gaston Doumergue, qui fut aussi Grand Maître de l'Université (mais oui!), n'ait pas « marché » comme les camarades. Sans doute

il a été prévenu à temps, grâce à la délicieuse petite note affichée dans la salle des conférences du Sénat. Mais pour cette mystification grandiose, dont tous les détails sont admirables et quelques-uns sublimes, le choix de la devise, loin d'être maladroit, me paraît un trait de génie.

Car on a déjà presque tout dit sur les bénéfices spirituels, moraux et politiques de cette farce énorme et fine. Elle porte le coup le plus rude (gardez-vous d'espérer qu'il sera mortel) à la statuomanie et à la verbomanie. Elle nous découvre de la manière la plus réjouissante ce besoin de paraître, de pérorer, de parader et de pétarader, à propos de tout et de n'importe quoi, qui caractérise essentiellement le bipède parlementaire. Ajoutez-y la peur d'avouer une ignorance, signe premier de l'outrecuidance primaire.

Mais il y a mieux dans cette bouffonnerie : il y a tout ce que représente et résume la devise, je veux dire tout l'anticléricalisme brut et sommaire de M. Homais. « *Les ténèbres s'évanouissent quand le soleil se lève!* » Comment ! Hégésippe Simon a dit ça ? Mais il ne leur en faut pas plus pour reconnaître un des leurs ! Ce Simon Hégésippe osa proclamer, il y a cent ans, que les rayons du soleil dissipent l'ombre ? Fallait-il qu'il fût un « esprit avancé » ! Et de quel courage il fit monter en portant un tel défi à l'obscurantisme ! Oui, vraiment, ce fut un « précurseur », que dis-je ? un pionnier !

Regardez les papiers maçonniques : uniformément, ils portent en tête un « delta lumineux », — le triangle emblématique avec un soleil dans le mitan. Ouvrez à la page 173 le *Livre de l'apprenti*, qui est comme le catéchisme du franc maçon, et vous y trouverez cette explication du symbole :

Son rayonnement est arrêté par un cercle de nuages figurant le retour sur elles-mêmes des émanations expansives de l'être. Elles paraissent se condenser sous l'influence d'une cause compressive extérieure, provenant de l'opposition de ces émanations à elles-mêmes.

Cela doit être profond, car ce n'est pas très clair. Les francs maçons trouvent le moyen d'être ténébreux, même quand ils expliquent le soleil. Mais l'intention, sinon la signification de ce texte n'est pas douteuse. N'y a-t-il pas, au surplus, une loge qui s'intitule *Les Inséparables du Soleil* ? (Chose curieuse : bien qu'ils s'assemblent nuitamment, les maçons ont à l'ordinaire beaucoup moins de sympathie pour la lune.)

Notons encore avec Georges Thiébaud que, depuis Quinet jusqu'à Doumergue, en passant par Steeg et Maurice-Faure, nos plus notoires laïcisateurs furent des huguenots. Or, quelle est la devise de Genève, cité de Calvin ? **Post tenebras lux !** Eh ! c'est justement l'apophthegme d'Hégésippe ! Vous pensez si le protestant Maurice-Faure pouvait résister à cet appât...

Mêmelement la plupart des brochures socialistes portent sur la couverture un naïf soleil qui se lève... Est-il besoin de rappeler que, depuis Zoroastre, l'adoration du soleil est le

principe de toutes les religions chez les peuples primitifs, et que, comme l'a si bien marqué dans son testament le citoyen Francis de Pressensé, le socialisme est une religion embryonnaire?

C'est dire que le mot « soleil » est le plus capable d'émouvoir un intellect radical ou socialiste, libéré par définition des superstitions ancestrales. C'est un phonème magique. Dites « soleil » à Doumergue, et il répondra : « Présent ! »

Ah ! l'amusante chanson que pourrait nous composer Dominique Bonnaud ou Numa Blès sur l'air fameux du poète radical Couyba :

Simon, voici le soleil !

Hégésippe Simon n'est qu'un mythe, c'est entendu ; mais convenez qu'il est grand comme un mythe solaire.

Alfred Capus l'a connu aussi « personnellement », ce Simon. Ne nous a-t-il pas conté cette semaine, dans le *Figaro*, comment on avait inauguré à Loches la statue du « précurseur », avec le concours du Chautemps indispensable ? Allez la voir au pied du château. A Loches, Hégésippe Simon s'appelle Alfred de Vigny.

J'eus également l'honneur, il y a quelque dix ans, d'assister à une autre érection du même Hégésippe. C'était au cœur de ma vieille Bretagne, sur la délicieuse petite place de Tréguier. Car c'est encore une excellente

observation de M. Paul Birault, que tous les départements français ont vu naître Hégésippe, comme toutes les cités antiques avaient enfanté Homère. A Tréguier, Hégésippe Simon s'appelait Ernest Renan.

Il est de toute évidence, en effet, que l'auteur de la *Réforme intellectuelle*, ce Renan dont Pierre Lasserre nous trace présentement un portrait fidèle et magnifique, n'eut jamais rien de commun avec le bonhomme caricatural, mangeur de prêtres et jacobin forcené, dont M. Combes, sous la menace des *pen-braz* et la protection des baïonnettes, vint en personne consacrer la gloire, assisté d'une séquelle de « rationalistes » épileptiques qui hurlaient « A bas la Calotte ! » ou chantaient faux :

*Le Christ à la voirie !
La Vierge à l'écurie !*

Grattons ce socle pour y inscrire le nom du véritable « précurseur », que célébraient ce jour-là, douchés par le juste ciel, tous nos libres penseurs en liberté. C'était Hégésippe Simon, je vous dis, Hégésippe Simon laïcisateur du saint-simonisme, extincteur d'étoiles et allumeur de soleils !

GUSTAVE TÉRY.

Nous voudrions reproduire in-extenso l'admirable et courageux discours du sénateur Reynaud sur l'état lamentable de notre aviation française. Est-il besoin de dire, hélas ! qu'il confirme toutes les révélations de l'Œuvre ?

Toujours les banques françaises

L'actualité se charge d'illustrer chaque semaine les articles de l'Œuvre sur les métèques de la finance. On vient d'arrêter un sieur Albert Germain, directeur de la Cote, soupçonné de diverses escroqueries. Albert Germain, comme ce nom est bien français! Germain? Ne serait-ce pas un parent de l'autre, celui du Crédit Lyonnais?

Attendez! Attendez son arrestation, car il faut que ce Juif polonais ait drainé les millions de l'épargne française et fait d'innombrables dupes pour qu'on nous révèle, en le coiffant, que le prétendu Albert Germain s'appelle de son vrai nom Ladislas Piotruszinski.

Né par hasard à Paris, de parents polonais, il a fait ses débuts comme spéculateur en Angleterre, où il n'a pas réussi; de là, il est passé en Belgique, dont la police l'a délogé. Il ne lui restait plus qu'à revenir « travailler » chez nous; la France n'est-elle pas la terre bénie de tous les aigrefins comospolites?

Par malheur, né chez nous, Ladislas Piotruszynski n'avait pas pris les précautions indispensables pour échapper à la conscription. Il s'en tire en désertant le 7 février 1901; mais ça ne l'empêche pas de rentrer en France le 12 juillet 1906, c'est-à-dire tout juste cinq ans plus tard, pour fonder en plein Paris une banque et un journal à grand tapage.

— Comment est-ce possible? direz-vous.

Entre temps, le Juif déserteur avait bénéficié de l'amnistie. Car l'amnistie n'est pas faite pour les chiens, ni pour les journalistes indépendants, mais nos Q. M. sont toujours prêts à la voter pour les métèques effrontés qui installent rue Mogador une Banque française des comptes courants.

« Française » est bien, mais « comptes courants » est aussi d'une ironie voilée et charmante.

Un infortuné « gogo », qui court après ses « comptes », s'écrie avec désespoir :

— Ah! si j'avais su! Mais je ne savais pas qui était ce Germain. Pourquoi tolère-t-on dans les affaires ces noms de guerre et de conquête? Pourquoi ne sommes-nous pas mieux défendus contre ces étrangers masqués qui nous bernent et nous pillent? Pourquoi Caillaux, qui cherche de l'argent, ne fait-il même pas payer à ces intrus la taxe dont on nous frappe, nous Français, lorsque nous séjournons en Allemagne? A-t-on peur de révéler, par la perception d'un pareil impôt, le nombre effroyable de parasites qui nous rongent?

Voilà des années que l'Œuvre pose ces questions, mon pauvre homme.

Mais pourquoi traiter avec tant de rigueur les Piotruszynski de la « Banque française », quand on traite avec tant d'indulgence les Ullmann du « Comptoir national »? N'ont-ils pas même origine? Ne sont-ils pas venus faire en France la même rafle?

Au fait, Piotruszynski aurait-il refusé 400.000 francs à Caillaux?

Pour tout changement d'adresse,
prière d'envoyer 0 fr. 60 en timbres-poste.

UN HUMORISTE

PAR

LAURENT TAILHADE

Depuis la mort d'Alphonse Allais qui, dans une langue sèche, travaillée et pertinente, stylisa la blague du premier *Chat Noir*, l'esprit de Montmartre en mil-huit-cent-quatre-vingt, Alphonse Allais, victime comme Rodolphe Salis et presque toute son équipe de la plus sordide intemperance, dont la gaité même sent la pipe, l'alcool, avec je ne sais quel relent de mauvaise compagnie ; depuis la fin prématurée et douloureuse de Jules Renard, observateur aigu, écrivain laborieux à qui la sécheresse permanente, l'infécondité de son génie ont valu toutes les couronnes, tous les encens, toutes les palmes, l'humour, en tant que procédé littéraire, souffrait, non sans raison, de quelque discrédit.

La carrière d'« auteur gai » ne demandait plus ni talent ni fantaisie. Elle était pauvre en lauriers. L'esprit change de modes plus vite que les paletots. Ce qui parut aux ainés la fleur du badinage semble aux générations postérieures tout à fait insipide et, la plupart du temps, assez ridicule. Aurélien Scholl (qui fut, il y a trente ans, un demi-dieu) occupe dans la bibliothèque des jeunes contemporains la même place que l'inepte Alphonse Karr ou Nestor Roqueplan de sinistre mémoire. Qui se souvient de l'*Événement*, des chroniques de Chapron ? Qui se souvient même de Charles Monselet, poète mineur, Athénien de brasserie, à qui peu de chose man-

qua pour imprimer dans le souvenir des lettrés une marque plus durable ? Et, certes, le *Chat Noir* serait tombé dans un oubli pareil si quelques artistes (et je pense à Willette, assagi, mais non moins savoureux qu'aux lointains avrils de sa jeunesse) ne maintenaient quelque chose encore de l'esprit chanoiresque dans leurs compositions littéraires ou plastiques.

L'esprit change de modes, l'esprit de mots, bien entendu, car la pensée aiguisée et taillée à facettes, les épigrammes d'un Voltaire ou d'un Chamfort subsisteront aussi longtemps que la culture intellectuelle n'aura pas déserté le monde occidental.

Donc, après l'auteur de la *Vie drôle*, usant à ivrogner les restes de sa vie et recommençant avec un entrain factice les joyeusetés d'estaminet qui lui valurent une célébrité viagère, le royaume de l'Humour connut un interrègne que devait faire bientôt cesser l'ascension au théâtre de M. Sacha Guitry et dans tous les autres domaines littéraires, celle non moins éclatante de M. Gaston de Pawlowski dont la jeune gloire, depuis quelques semaines, décore la Légion d'honneur.

Un grand et robuste et souple garçon aux épais cheveux châtain, aux traits accentués, au sourire malicieux et bon avec, dans toute son allure, cette indolence de la force au repos que donne la culture sportive, tel apparaît Gaston de Pawlowski dans son cabinet directorial, à *Comœdia*. Toute pleine d'imprévu, de chatoiement et de trouvailles, avec je ne sais quelle feinte négligence qui donne tout son prix au moindre mot, sa causerie émerveille et surprend toujours le visiteur.

Sur la table surchargée où des clichés photographiques, des épreuves, des manuscrits, s'entassent dans le coup de feu qui précède la mise en pages d'un important quotidien, s'épanouit un bouquet de violettes qui reposent les regards de ces paperasses.

Dans le va-et-vient des protes, des typographes, des rédacteurs apportant leurs « papiers » ou demandant un avis, la conversation de Pawlowski est pareille à ces fleurs sur l'établi du journaliste. Elle confère à son labeur de hâte et de fièvre une élégance dont l'américanisme du journalisme contemporain nous avait depuis longtemps déshabitués. Articles hebdomadaires, critique dramatique, et chaque jour un éditorial, avec, pour son repos du dimanche, une étude sur les livres nouveaux, Gaston de Pawlowski assume, de janvier à décembre, le labeur formidable de tenir à lui seul presque toutes les vedettes du journal qu'entre tous il a fait littéraire et charmant.

Et ce n'est pas le moindre prodige réalisé par cet héroïque travailleur que de fournir sans le moindre oubli, sans une défaillance, un effort à ce point laborieux et soutenu.

Pas une faiblesse, pas une incorrection, pas même une étourderie, une de ces absences véniales chez l'homme qui se relit à peine, contraint comme il est d'improviser sans relâche, ne dépare la solide beauté de ses écrits. Qu'il rende compte d'un vaudeville, qu'il décorette les séniles inventions d'un académicien malheureux au théâtre, qu'il épuche, avec une malicieuse bonhomie et le goût le plus sûr, les infiniments petits de la littérature ; qu'il prodigue dans les cinquante lignes de ses éditoriaux une sagesse dont l'éveil n'est jamais en défaut, Gaston de Pawlowski rend toujours à la

syntaxe, à l'histoire, au bon sens les honneurs qui lui sont dus. Ce petit-fils de Montalembert est un humaniste, formé aux bonnes lettres par des études conscientieuses et telles qu'on en faisait jadis. Il connaît les sources ; chose rare, il emploie à coup sûr les mots, d'après leur signification et leur provenance. Trop bien doué pour s'amuser à la recherche des termes rares ou désuets, « mots épaves » dont les imbéciles font, par esprit grégaire, un usage si intempestif, il écrit en phrases sobres et limpides. Sa prose a le balancement musical et cette discrète harmonie, émanant à la fois d'un esprit logique et d'une oreille juste, qui signale sur le champ l'écrivain né. Son esprit d'une qualité rare est le plus exempt qu'on puisse imaginer d'ostentation, de pédantisme. Il ne souligne et n'appuie en aucune manière. Il ne cligne pas de l'œil vers le parterre, à la manière des histrions forains et de monsieur Gémier. Il ne s'étonne pas de lui-même plus que la rose d'être odorante et la flamme de briller. Les aperçus les plus neufs viennent ici avec tant de naturel et d'aisance, leur éclat se mêle si justement à la sértissure de la phrase que pour les discerner, il faut quelque peu de réflexion, je ne sais quel retour en arrière qui leur prête une saveur inattendue et délicieuse. Il y a là un art qui, par sa recherche même, par ses raffinements paraît aisément, à la portée, on dirait, du plus grand nombre. Gaston de Pawlowski a l'abord facile avec le tour inimitable des prosateurs classiques. Il reste simple, à cause qu'il se sait profondément original. Sa manière fine, contenue et réservée ajoute les agréments heureux du bien dire à la raison la plus droite et la plus clairvoyante. Et l'on trouve dans chacun de ses écrits ce

« hibou de Minerve déniché par la main des Grâces » que Chamfort apercevait dans les ouvrages de Rousseau.



L'humour de Pawłowski (dont l'envergure dépasse de beaucoup le champ assez restreint des humoristes) emprunte aux études scientifiques du jeune écrivain, une couleur *genuine* et tout à fait personnelle. Il trouve dans le charlatanisme des inventeurs, les emphases de la réclame et les rêves cornus des savants toqués, un trésor d'imagination hilarantes. Le *Voyage au pays de la Quatrième dimension* où le rêve, le caprice, la belle humeur et la satire se mêlent, se poursuivent, se combinent, forment des précipités chatoyants et des cristallisations lumineuses, fournit un modèle *ne varietur* du roman scientifique employé à l'étude, à la critique des mœurs. Par quelques points cela confine aux *Anticipations* de Wells, aux histoires fantasques des romanciers venus après Jules Verne,

Alexandre Dumas de la Géographie,

et qui font évoluer dans un laboratoire le roman d'aventure. Mais le rare esprit auquel s'apparente de plus près l'humour de Pawłowski, c'est le doyen Jonathan Swift, auteur de *Gulliver*. Cependant l'heureux poète des *paysages chimériques*, le riant ami de *Polo-chon* n'a pas la noirceur de Swift, la concentration venimeuse, le trait à la Hoggarth qui bafoue et déshonneure à jamais l'infini-mité des hommes. Il en retrouve seulement la rigueur attentive, la précision mathématique, le soin infini du détail. Il en a l'impassibilité, l'allure magistrale, une rectitude géométrique dans le

cocasse et l'abracadabrant. On n'a pas oublié cette histoire vraiment énorme du quidam qui, nourri d'un pigeon voyageur, est ramené trois fois de suite dans un grenier de Versailles, *par le sens de la direction*. Chaque semaine les dernières *inventions* et nouveautés donnent au lecteur une sorte de vertige devant le défilé sans cesse accru des ustensiles baroques et des procédés lunatiques, dont la fantaisie abondante et sûre de Pawłowski amuse en même temps que le public les plus difficiles mandarins.

Les connaissances de tout genre qu'il possède, la haute culture scientifique, l'entraînement sportif ne servent pas moins l'artiste que sa belle préparation littéraire. Savoir l'aide à créer. Avec Pierre Loti, Sacha Guitry est, dirait-on, le seul homme de lettres qui n'ait pas eu besoin, pour s'affirmer, d'études préalables. Ces deux exemples fameux d'un don naturel, suppléant aux notions péniblement acquises par la plupart des écrivains, sont peut-être les seuls qu'ait enregistrés l'histoire de la littérature. Sacha, comme Loti, trouve dans son moi, dans l'ambiance, dans l'entourage immédiat de sa personne les éléments nécessaires à l'évolution d'un génie spontané. Il amuse, il émeut, il intéresse uniquement par la mise en scène de sa vigoureuse personnalité. Il se raconte et se racontera sans fin, comme Loti s'est raconté. Peut-être aussi, comme le poète de *Madame Chrysanthème*, pourra-t-il, en faisant son discours de réception, avouer un jour à l'Académie Française qu'il n'a guère lu et pas le moins du monde travaillé.

Gaston de Pawłowski donne à sa fantaisie un terrain plus étendu. Versé dans tous les arts, d'une érudition infinie, il renouvelle sans cesse les thèmes où se plaît son imagination. Volon-

tiers. il déplace le champ de son objectif. Il contemp'e dans ses formes ond'yantes le spectacle de la vie. Il en exprime avec un rare bonheur les aspects imprévus et les changeantes modalités.

Son talent fait de raison, d'esprit, de sagesse et de gaieté a singulièrement élargi les domaines de l'humour. Peu importe d'ailleurs l'étiquette par laquelle on tente de caractériser son talent. Pawlowski, journaliste et romancier, a fait œuvre durable ; il donne au jour le jour des pages qui ne passeront point, car il est avant tout un écrivain, un artisan du verbe à qui nul secret de notre langue n'est étranger et qui pense comme Flaubert que, pour bien écrire, il a fallu d'abord apprendre à bien penser.

LAURENT TAILHADE

Poésie.

C'est un commun proverbe : « Quand il y a un Pédebidou quelque part, on est toujours sûr de passer un joyeux quart d'heure. »

En effet, le post scriptum de la lettre du sénateur Pédebidou, adhérent au comité d'honneur pour le monument d'Hégésippe Simon, a soulevé une tempête de rires.

P. S. — Prière de ne pas oublier d'inviter à la cérémonie : MM. Soubervielle-Bordère, maire de Gèdre, le docteur Péré, à Luz, Dat, juge de paix à Luz.

AD. P.

N'oublions pas non plus le quatrain célèbre :

*Les noms viennent on ne sait d'où.
Sans vouloir contrister personne
Je comprends très bien petdenonne
Mais pas du tout Pédebidou.*



POTINS & PANTINS

*

Le Centenaire de Jules Simon.

Jules Simon est né en 1814. Si on ne célèbre pas son centenaire cette année, c'est une occasion qu'on ne retrouvera jamais. On va donc former un comité provisoire qui sera chargé de recruter les adhésions d'hommes politiques influents.

Je plains les membres de ce comité. Et je vois d'ici les réponses sur papier à en-tête du Sénat et de la Chambre des Députés :

Monsieur,

On nous l'a déjà faite. Ça ne prend plus. Je sais très bien, maintenant, que ce Simon n'a jamais existé.

EUGÈNE LINTILHAC.

Monsieur,

Il y a quinze jours, il s'appelait Hégésippe. Maintenant vous lappelez Jules. J'ai pris mes renseignements : c'est le même. Vous ne m'aurez pas deux fois.

SARRIEN.

Monsieur,

A la suite de récentes déceptions, j'ai décidé de ne plus m'intéresser à aucun Simon. Les Simon ne méritent aucunement la sollicitude d'un gouvernement démocratique et républicain.

RENÉ BESNARD.

Jules Simon a de la veine d'avoir déjà sa statue. Venant après Hégésippe, il aurait été obligé de

reprendre son ancien nom de Suisse pour être pris au sérieux dans les milieux politiques.

Autrement, la souscription pour sa statue n'aurait pas fait un sou : pas d'argent, pas de Suisse !

Ego te baptiso Carpam.

Il est avec le ciel, et par conséquent avec les mandements épiscopaux, des accommodements.

Les évêques ont interdit aux fidèles de danser le tango. Soumettons-nous à notre mère l'Eglise.

On ne danse plus le tango dans les salons bien pensants. Mais les invitations aux soirées mondiales portent cette mention : *On dansera la passe-caille.*

Les érudits vous diront que la passe-caille est un pas chorégraphique du XVII^e siècle, parfaitement convenable et orthodoxe.

Mais allez voir danser la passe-caille dans les salons. Vous serez épater. La passe-caille, c'est le tango.

Il a suffi d'enlever l'étiquette subversive pour se mettre en règle avec l'autorité ecclésiastique.

Tel, dom Gorenflot, lorsqu'il voulait sans pécher manger une volaille pendant le carême, se contentait de la baptiser carpe.

Après le Drame.

J'ai lu ceci dans les journaux :

« Au moment où le train métropolitain venant de la Porte d'Orléans arrivait à la station de l'Odéon, deux jeunes gens qui se promenaient fiévreusement sur le quai, se précipitèrent sur la voie. Leurs corps furent affreusement broyés. »

Jusqu'à présent, rien que de très banal.

Mais j'ai encore lu ceci :

« Les voyageurs, pour ne pas voir l'horrible spectacle, se précipitèrent vers la sortie. »

Si c'est vrai, ça prouve que nous avons fait un rude pas dans la voie de la civilisation.

Mais j'en doute.

Lorsqu'un passant, sur la voie publique, est laminé par un autobus ou victime d'une collision avec un taxi, vous voyez la foule, dans un mouvement de curiosité bestiale, se ruer sur les lieux de l'accident. Ce n'est pas pour porter secours au blessé, puisque sa masse, au contraire, met obstacle aux secours éventuels.

Quand le blessé a été transporté dans une pharmacie, vous voyez des centaines de visages se coller aux vitres pour tenter de flairer le sang qu'on étanche dans l'arrière-boutique.

Lorsqu'un épileptique, l'écume à la bouche, se roule et se contorsionne sur le trottoir, un cercle de badauds s'empresse autour du malade pour ne rien perdre du spectacle répugnant.

Lorsqu'un jockey fait une mauvaise chute sur le turf, la foule des « sportsmen » s'abat sur lui, comme les chiens de la meute sur le cerf à l'heure de la curée ; encore les chiens ont-ils cette excuse qu'ils veulent en manger, tandis que les « sportsmen », c'est simplement « pour voir »... Et si le jockey se relève sans grand mal, la foule se disperse, déçue...

Lorsqu'on retire des décombres les corps des malheureux qui ont péri dans un sinistre, on est obligé d'organiser un service d'ordre pour contenir les innombrables curieux qui veulent voir les cadavres.

Et on a été obligé de supprimer l'exhibition publique et gratuite qui, sur les dalles de la Morgue, avait tout de même un peu trop de succès.

Au fond du cœur de l'homme (et aussi au fond

du cœur de la femme) il n'y a pas seulement un cochon qui sommeille. Il y a un chacal qui se réveille trop souvent.

Bon appétit, Messieurs!

Pour une seule journée du mois de janvier, pour la journée du 24, voici le bilan des banques de province :

Saint-Vivien (Médoc) voit sauter la banque Audoy-Condy : ci. 700.000 francs de passif.

A Saint-Flour, la banque Miguel et Follope dépose son bilan. (Ceci est un euphémisme dont les braves Auvergnats, estampés de 900.000 francs, peuvent seuls apprécier la saveur.)

A Craon, le banquier Victor Sarche, qui, lui, a coûté seulement 600.000 francs à sa clientèle, se constitue prisonnier.

A Lorient, M. Joseph Boizy, directeur de la banque Ragot, se suicide au moment où sa caisse va être vérifiée : et cet événement simplifie la vérification de la caisse...

On parle d'impôts sur la fortune acquise. Mais un capitaliste ne peut considérer sa fortune comme acquise que s'il l'a convertie en pièces d'or, entassée dans un sac de cuir, et enfouie à six pieds sous terre dans un endroit inaccessible aux voleurs (je veux dire inaccessible aux banquiers).

Encore, le plaisir de se dire capitaliste est-il tout platonique pour celui qui a sa fortune en terre, à la mode d'Harpagon. Le sage, sans doute, est celui qui mange son capital avec son revenu.

A tout prendre il vaut mieux faire la noce soi-même, avec son argent, que de payer les trasques de son banquier, les danseuses de son banquier, les culottes de Bourse de son banquier... Combien

de bourgeois rangés et vertueux font ainsi la noce par procuration et à leur insu!

— D'accord, me répondront les capitalistes « avisés » (car le mot « avisé » est adéquat au capitaliste, comme le mot « distingué » s'applique naturellement à l'économiste, le mot « éminent » au professeur de n'importe quoi, le mot « opiniâtre » à la constipation). D'accord, c'est une grave imprudence que de confier ses économies à un petit banquier de province, et de tabler ainsi sur la chance ou la vertu d'un homme faillible... Nous devons nous adresser seulement aux grands établissements de crédit, à ces puissants organismes financiers dont la solidité est à toute épreuve.

Fort bien, le grand établissement financier est solide ; mais il se fait un devoir de vous coller, en échange de votre bonne galette, des valeurs qui ne sont pas solides du tout. Le jour où ces actions, placées par le démarcheur du grand établissement, n'ont plus que la valeur du papier, le grand établissement, qui n'a plus en portefeuille ces titres véreux puisqu'il vous les a refilés, le grand établissement, qui a précisément gagné ce que vous avez perdu, se désintéresse de votre sort et passe à d'autres exercices.

Le client qui a affaire au petit banquier saute avec le petit banquier. Le client qui a affaire au grand établissement de crédit saute tout seul.

Le capitaliste a le choix de ses placements.

Mais il a encore la ressource du notaire. Le notaire, officier ministériel, investi de prérogatives officielles. Le notaire, en qui nos paysans voient l'inaffabilité du pape et la puissance du bon Dieu.

Avec le notaire, on ne risque rien, n'est-ce pas?

Non.

Allez donc réclamer votre argent à l'Etat, lorsque votre notaire a levé le pied !

G. de la FOUCARDIÈRE.

Les Cinq Barons de Francfort

Henri de Rothschild doit la trouver saumâtre. A ses trois professions de banquier, de médecin et de marchand de lait, il avait le plus vif désir d'en ajouter une quatrième, celle d'auteur dramatique.

Il fit même jouer la *Rampe* au Gymnase. Et un certain *Crésus* attend son tour; les directeurs ne semblent d'ailleurs pas pressés.

Or, tandis qu'Henri attend, crac, c'est sa propre famille qu'on met sur la scène. La rampe de ce même Gymnase éclaire six des figures de ses ancêtres, et même sept, en comptant la jeune héroïne, la Rothschild admirable d'abnégation et de simplicité qui repousse un trône pour devenir simple femme de banquier milliardaire.

Au lieu d'un *Crésus*, le Gymnase nous en montre cinq! Et ce n'est pas lui qui les a faits, ce sont deux d'entre eux, qui l'ont engendré!

C'est un Waterloo théâtral, bien que ce mot de Waterloo, qui signifie désastre pour des oreilles françaises, claironne triomphalement aux oreilles des Rothschild, en souvenir du fructueux coup de Bourse qui les sacrarois financiers de l'Europe et du monde.

Un communiqué théâtral nous a appris que Mme Réjane a beaucoup regretté les *Cinq Messieurs de Francfort* qu'elle devait représenter; c'est que, dit-elle, cette pièce convenait admirablement à un public de famille et pouvait être entendue par les jeunes filles.

La production théâtrale française, étant toute entière aux mains des Juifs, ne comporte pas de pièces pour les jeunes filles. Cela se sait à l'étranger, et surtout en

Allemagne, où l'on appelle Paris la Babylone moderne.

Alors, les Juifs de là-bas se sont mis à abattre des pièces pour jeunes filles et les ont déversées sur la France en avalanche. Les directeurs français, Juifs pour la plupart, ont poussé des cris de joie.

Dans le tas, se trouvaient les *Cinq Messieurs de Francfort*, et la pièce a paru édifiante entre toutes et propre à offrir aux familles françaises d'excellents exemples de vie familiale; ne donne-t-elle pas, en effet, aux jeunes filles le conseil de préférer toujours le mariage avec un banquier, surtout s'il est leur oncle ou leur cousin, au mariage avec un duc panné?

Par-dessus tout plane, on le sait, la grande figure de Gudule Schnapp, femme d'Amschel Mayer, et mère de tous les Rothschild.

Cette figure m'a intéressé : je la burinai avec respect dans le *Secret du Juif-Errant*, où je raconte aussi les origines des Rothschild, mais en remontant plus haut : au père lui-même, qui collectionnait des monnaies anciennes, exercice excellent, paraît-il, pour apprendre à collectionner les monnaies en cours.

Gudule Schnapp garda toujours le foyer ancestral, la maison sacrée, où elle apportait la soupe à son homme retardé par l'étude d'un coup de bourse, et où ses cinq fils se réunissaient toujours pour décider quelque chose de grave.

L'affaire de Waterloo fut aussi combinée dans la judengasse.

On comparaît volontiers, dans le monde juif, Gudule Schnapp à Madame Mère. En ces temps, les Juifs étaient modestes! Lætitia n'était mère que d'un empereur et s'écriait : « *Pourvu que ça doure!* » Gudule était mère de cinq rois tous régnants, qui triomphèrent à Waterloo avec les ennemis de la France, et qui durent encore.

Avant d'accourir l'embrasser, ses cinq fils, d'où qu'ils vinssent, de Londres, de Naples, de Vienne ou de Paris, allaient faire un saut à la Bourse de Francfort.

Et c'est encore là, pour la famille du Français léger, un excellent enseignement.

Cette pièce pour jeunes filles, outre qu'elle est édifiante, ne blesse personne, pas même les Rothschild !

Racontant un épisode glorieux et familial de l'illustre famille, l'auteur et les adaptateurs ne prononcent pas une seule fois le nom fameux !

M. de Flers, dans son compte rendu du *Figaro* ne l'a pas écrit une seule fois non plus; M. Guy Launay, dans le *Matin*, n'a pas paru se douter un seul instant qu'il s'agissait des Rothschild.

Ah ! parlez-moi des critiques qui savent entrer dans la pensée de l'auteur et comprendre une pièce comme il faut qu'elle soit comprise !

JEAN DRAULT.

CAILLAUX CONTRE RENOULT

Duel d'unifiés.

Depuis que le parti radical est uniifié, il paraît que le gouvernement radical ne l'est plus.

A la vérité, M. Gaston Doumergue n'est pour rien dans ce conflit. Depuis que ce juge de paix est devenu ministre des affaires étrangères, il a acheté un atlas, un monocle cerclé d'or, et, tout entier occupé à jouer au diplomate, il n'a pas une minute à consacrer aux affaires de l'Etat.

M. Caillaux s'accorderait assez bien de ce collègue ; malheureusement, il a des ennuis avec M. René Renault.

Les premiers temps, on avait pu croire que tout irait assez bien de ce côté. M. René Renault avait profité des vacances du jour de l'an pour aller faire un tour à la Côte d'Azur. M. Caillaux assu-

rait pendant cette absence l'intérim du ministère de l'Intérieur, et l'on était les meilleurs amis du monde.

Pourtant un jour que M. René Renault était allé faire une promenade en automobile, le préfet de Nice fut fort surpris de recevoir un télégramme officiel qui l'appelait d'urgence au ministère de l'Intérieur. Il crut à une erreur ; il venait de voir M. Renault et pensait pouvoir attendre son retour fixé au lendemain ; il répondit dans ce sens. Un second télégramme comminatoire lui apprit qu'il s'était trompé. M. Caillaux, ministre intérimaire, voulait l'entretenir d'urgence de la situation politique de son département.

M. René Renault est un homme doux ; il n'a que deux travers : il pose pour le profil et redoute le ridicule, auquel il se sait naturellement exposé. Il se demanda si la démarche inaccoutumée de M. Caillaux n'était pas pour le diminuer quelque peu aux yeux de ses subordonnés et, du coup, il fut très fâché.

Depuis ce jour, il n'y a pas de conseil de cabinet, où des incidents ne surviennent entre le ministre des finances et celui de l'intérieur. M. Renault tient M. Caillaux pour un épileptique ; M. Caillaux déclare à qui veut l'entendre que M. Renault est un crétin.

Et l'on ne saurait dire dans quelle mesure ils exagèrent...

L'ŒUVRE dit tout ce que ne disent pas les autres.

L'ŒUVRE est le seul journal qui ne soit relié à rien par aucun fil.

L'ŒUVRE ne dit jamais d'injures ; la vérité lui suffit.

L'ŒUVRE est le supplément indispensable de tous les journaux, quels qu'ils soient.

Les imbéciles ne lisent pas *L'ŒUVRE*.

VOYAGE AUTOUR DE LA CHAMBRE

Les cent quatre.

Ils sont cent soixante-huit, nous annoncent les communiqués officiels, cent soixante-huit radicaux unifiés, décidés à soutenir jusqu'au bout la politique de M. Caillaux.

Ne le dissimulons pas, c'est beaucoup. Et sans doute on allèguera qu'il y a, à la Chambre, plus de deux cent cinquante radicaux ou radicaux-socialistes; mais le fait d'en avoir mis cent soixante-huit d'accord n'en reste pas moins stupéfiant pour les gens informés.

Avant le congrès de Pau, les députés radicaux adhérents au comité exécutif étaient cent trente et un.

Bientôt après ils furent cent cinquante.

Aujourd'hui, ils sont cent soixante-huit. Mais notez qu'entre temps on n'en a pas excommunié moins de vingt-sept.

Il n'y a donc pas de doute que le comité exécutif de la rue de Valois connaît une heure de prospérité inouïe.

Pourtant cette fortune trop rapide est peut-être de nature à susciter des réflexions inquiétantes.

— Eh quoi! lorsque le parti radical a fait, à l'issue du congrès de Pau, cette opération politique, qui a fait tomber entre ses mains les destinées de la France étonnée, il comprenait tout juste cent trente et un adhérents, sur lesquels vingt-sept devaient être excommuniés.

— Hélas! oui, ce sont cent quatre députés très exactement qui ont mené à bien cette opération d'apparence compliquée; et cela prouve, une fois de plus, qu'il y a des chiffres prédestinés.

Et nous nous garderons de négliger les soixante-quatre adhésions qui sont parvenues depuis cette date au parti radical uniifié. Point de doute que ce ne soient celles de bons radicaux; il est cependant frappant qu'ils n'aient éprouvé l'impérieux besoin d'adhérer qu'après la victoire; nous nous demandons seulement avec quelque angoisse ce que la même bonne foi leur suggérerait le lendemain d'une défaite...

Parmi les noms des vingt-sept excommuniés on ne s'étonne pas de lire les noms de MM. Charles Dumont, Klotz, Clementel et Bourély, qui furent membres du cabinet Barthou.

On y trouve également le nom de M. Massé, qui pour avoir été dans le même cas, n'en demande pas moins sa réintégration dans les cadres du parti, qui le renversa. Déjà!

Que MM. Abel Ferry, Verlot, Camille Picard et Leboucq se retrouvent sur la même liste des suspects, nous ne saurions nous en étonner non plus: ils sont jeunes et ils ont du talent.

Mais que M. Ferdinand Buisson soit flétris comme insuffisamment radical par M. Caillaux, qui n'était pas encore entré dans le radicalisme voici dix-huit mois, cela comporte des réflexions à la fois joyeuses et mélancoliques. Que la même destinée ait frappé M. Louis Tissier, qui fut, pendant plusieurs années, le secrétaire général du comité exécutif, cela n'est pas moins étonnant.

La plus étrange aventure advint cependant à M. Ferdinand David, qui était hier encore adhérent au comité exécutif, mais qui, devenu membre du cabinet Caillaux, s'est vu rayer impitoyablement des listes de contrôle.

A côté de ces excommunications impressionnantes, quelques adhésions n'étonnent pas moins

Et c'est d'abord celle de M. Puech qui jusqu'à la dernière minute hésita entre la fédération de M. Briand et l'unification de M. Caillaux. M. Puech s'était même rendu

rue d'Enghien, mais il ne voulut pas, dit-on, aller jusqu'à l'avenue Van Dyck.

— Briand plutôt que Caillaux, sans doute, aurait-il déclaré, mais tout plutôt que Reinach ! . . .

Ce n'est certes pas nous qui le contredirons, mais nous imaginons que la rue de Valois aurait tout de même tort de trop compter sur M. Puech.

L'adhésion de M. Ajam ne devrait point lui donner non plus de sécurités trop grandes. Au contraire de M. Fernand David, qui fut exclu du radicalisme à la suite de son entrée dans le ministère, M. Ajam, qui n'avait de sa vie été radical, est devenu tout d'un coup radical unifié, par le seul fait de son entrée dans la même combinaison.

Rue de Valois, au moins, les mêmes prémisses n'ont pas toujours les mêmes conséquences.

Mais tout ce que nous en disons n'est pas pour diminuer en rien le comité exécutif de la rue de Valois.

Point de doute que ce ne soit une organisation puissante; et le fait même qu'elle puisse grouper des éléments fort disparates ne prouve que mieux la force d'attraction qu'elle exerce.

Il est possible que sur l'une ou l'autre question, les députés qui y fréquentent ne soient pas toujours d'accord, mais ne doutez pas qu'ils seront très complètement d'accord, lorsqu'il s'agira de se partager les sièges aux élections prochaines.

Sur ces cent soixante-huit unifiés, il y en a quatre-vingt-douze, qui ont voté contre la loi de trois ans, il y en a eu soixante-trois qui se sont prononcés pour elle, il y en a eu quatre qui se sont abstenus et neuf qui se sont fait mettre en congé; mais il y en a cent soixante-huit qui seront tous d'accord pour faire les élections à leur profit.

Quant à nous, nous ne savons ce qu'il faut admirer davantage : ou qu'ils fussent déjà cent quatre, avant le combat, ou qu'ils ne soient encore que cent soixante-huit, après la victoire.



Grands cercles

Donc, s'il faut en croire les membres du Jockey-Club, un des leurs et non des moindres par la fortune, puisque sa famille possèderait trente millions, le baron Robert Le Vavasseur, se serait oublié jusqu'à commettre au jeu quelques incorrections regrettables.

Ce qui n'a pas empêché ces messieurs de tolérer encore, pendant neuf mois, la présence parmi eux du joueur indélicat.

Il est vrai que M. Robert Le Vavasseur nie comme un beau diable qu'il ait jamais « maquillé les brèmes ». Il ne fait point, toutefois, difficulté de reconnaître qu'il a remboursé ce qu'il n'avait pas pris.

Ce remboursement n'a pas été peu de chose, puisqu'il a atteint 115.000 francs. A l'écarté, cela met cher le point.

Quelle que soit la façon dont on veuille interpréter les faits, il est assez difficile de sortir de ce dilemme : ou bien, au Jockey-Club, il y a des gens qui trichent; ou bien il y en a qui se font restituer des sommes auxquelles ils n'ont pas droit.

Le Jockey-Club, comme chacun sait, est le cercle le plus chic et, partant, le plus fermé de Paris...

Expliquez, après cela, le prestige dont les cercles aristocratiques jouissent, même auprès des démocrates les plus forcenés.

Tous les journaux ont publié, récemment, que l'un d'eux venait de renouveler son bureau. Or voici la liste des membres qui le composent :

Président : Duc Decazes; vice-présidents : W. de Blest-Gana, comte Ferri de Ludre; secrétaires : G. Binet-Valmer, Paul de Cassagnac, comte Charles de Polignac; membres : MM. Marcelo de Alvéar, Jacques Balsan, Maurice Bernhardt, duc de Brissac, Bruneau de Laborie, Maurice Caillault, comte Carrère de Nabat, duc d'Elchingen, marquis Robert de Flers, Louis Guibout, G. Le Provost de Launay, comte de

Mayol de Lupé, Georges Menier, *Paul Boncour*, René de Préjelan, Raymond-Woog, comte A. de Rougé, Pierre Rosenbaum, Jean Stern, Louis van der Heyden, A. Hauzeur.

Vous avez bien lu : auprès du duc Decazes, du duc de Brissac, du duc d'Elchingen, du comte Mayol de Lupé, du bonapartiste Paul de Cassagnac, du libéral Ferri de Lude, M. Paul-Boncour, député socialiste.

Et dire que M. Paul-Boncour s'applique à se faire la tête de Robespierre l'Incorrigeable!

Un peu de l'âme des bandits...

Sous ce titre, M. Emile Michon vient de publier une étude sur Carouy et ses camarades.

Il a recueilli avec soin, durant leur séjour en prison, leurs opinions sur l'au-delà, le problème métaphysique, la vie intérieure.

Nous lisons des fragments de leur correspondance. Car ces messieurs écrivent.

Voici que les bandits, après être entrés, revolver au poing, dans les bureaux de la Société Générale, font leur entrée dans la littérature.

*

Les bandits ont-ils donc une âme? Ils en ont une, nous répond M. Michon, et même très douce, et parfois suave.

Ils font des vers. Ils aiment la philosophie, le grand air, leur femme, l'amour platonique, et même la musique, cette musique qui n'a point adouci leurs mœurs.

S'ils commirent des crimes, cependant, ce ne fut point par brutalité naturelle, mais par principe, et pour satisfaire à un besoin d'activité sportive.

Dans des termes choisis, parfois nébuleux, au cours de leurs entretiens avec M. Michon, ils expriment un désir d'aventures actuellement irréalisable, un idéal archaïque.

Ce sont des hommes d'un autre âge.

M. d'Annunzio, M. Suarès, nos imaginateurs modernes se piquent d'être, eux aussi, des hommes de conquête et de sang. Mais en fait, ces écrivains sont paisibles, malingres, incapables d'un exploit.

Carouy, Bonnot, hommes vigoureux et doués d'une âme féroce, apparaissent comme infiniment plus qualifiés que M. Suarès pour entreprendre, en automobile, le « voyage du condottiere ».



De la civilité

(Suite.)



Du tousser.

- D. Qu'est-ce qu'un enfant doit éviter en toussant?
R. Il doit éviter de mener grand bruit.
D. Quand doit-il s'abstenir de tousser?
R. Il doit s'en abstenir autant qu'il le peut principalement à table et au sermon.



Du coude.

- D. Qu'est-ce qu'un enfant doit éviter touchant le coude?
R. Il doit s'abstenir de s'accouder en écoutant quelqu'un, étant à table et en priant Dieu.



Des mains.

- D. Quels soins un enfant doit-il prendre de ses mains?
R. Il se lavera les mains tous les matins et avant le repas. C'est une chose qui contribue à la santé de se laver souvent les mains.
D. Que doit-il faire, quand il aura les mains sales?
R. Il doit les laver. C'est une grande incivilité de les porter à ses habits et de les essuyer à une muraille où à quelque lieu, qui puisse salir ceux qui en approcheraient.
D. Doit-il faire des gestes des mains?

- R. Quand on parle à quelqu'un il ne faut pas faire de grands gestes des mains. Cela sent ordi-

nairement les diseurs de rien, qui ne sont pathétiques qu'en mouvements et en contorsions de corps. Cela sent aussi le trivelin.

D. *Doit-il toucher des mains celui à qui il parle?*

R. Il est ridicule de prendre ou de tirer les boutons, les glands, la cravate et le manteau de celui à qui l'on parle.

D. *Doit-il se frotter les mains de joie?*

R. Non, cela est contre la bienséance.

D. *Doit-il jouer des mains?*

R. Il doit s'abstenir de jouer des mains en donnant des coups et en folâtrant avec l'un et l'autre. Il peut même en arriver quelque affaire, si celui à qui l'on parle ne se plait point à ces sortes de jeux.

Des doigts.

D. *Quels vilains défauts un enfant doit-il éviter touchant les doigts?*

R. Il doit éviter de montrer du doigt le lieu ou les personnes dont il parle; de jouer du tambour avec les doigts, de se cracher sur les doigts, de les tirer l'un après l'autre, comme pour les allonger ou pour les faire craquer.

Des ongles.

D. *Quel soin un enfant doit-il prendre de ses ongles.*

R. Il les coupera tous les huit jours et il nettoiera tous les jours l'ordure dont ils seront bordés, afin de les tenir courts et nets et qu'ils paraissent moins noirs.

D. *Doit-il les couper et les nettoyer, lorsqu'il est en compagnie?*

R. Non, cela est très indécent.

D. *Quels défauts doit-il éviter touchant les ongles?*

R. 1^o De couper ses ongles en présence d'autrui; 2^o De les ronger, de les rogner et de les mordre avec les dents.

Des parties du corps qu'il faut cacher.

D. *Pourquoi un enfant ne doit-il pas découvrir ses membres honteux?*

R. Parce que cela est contre l'honnêteté et contre la loi de Dieu, comme il paraît par la sainte Ecriture : Canaan, fils de Noé, pour avoir découvert ceux de son Père, fut maudit de lui et fait serviteur de ses frères.

D. *Que doit-il observer en s'habillant et en se déshabillant?*

R. Il ne montrera pas aux yeux d'autrui ce que la nature lui enseigne de cacher.

D. *Doit-il porter la main aux parties de son corps qui sont cachées?*

R. Il doit se garder autant qu'il pourra de porter la main en présence des autres à quelque partie de son corps qui ne soit ordinairement découverte, comme les mains et la face; et, pour s'y accoutumer, c'est bien fait de s'en abstenir même étant tout seul.

D. *Que doit-il faire quand il rencontrera quelque ordure?*

R. Il ne montrera rien à son compagnon qui puisse lui faire soulever le cœur.

De l'uriner et des autres nécessités.

D. *Qu'est-ce que l'enfant doit faire lorsque le ventre le presse?*

R. Il se déchargera de toutes les ordures auxquelles la nature humaine est assujettie.

D. *Que doit-il faire quand il aura besoin d'uriner?*

R. Il se séparera des autres pour uriner hors de leur présence, et il ne doit pas retenir son eau.

D. *Doit-il s'accoutumer à uriner souvent?*

R. Non, cela est dangereux pour la santé du corps.

D. *Que doit-il faire s'il était pressé de roter et de péter?*

R. Il le fera le plus secrètement qu'il lui sera possible, car c'est une chose dommageable de retenir les ventosités du corps.

Des genoux.

D. Comment un enfant tiendra-t-il les genoux étant assis?

R. Il les tiendra dans leur posture naturelle sans contrainte.

D. Quels défauts doit-il éviter touchant les genoux?

R. Il doit éviter de croiser ses genoux, comme font les tailleurs d'habits, particulièrement devant des femmes.

Des pieds.

D. Quel soin un enfant doit-il prendre de ses pieds?

R. Il les tiendra nets particulièrement l'été, afin qu'ils n'infectent pas ceux à qui il parle.

(A suivre).

La Librairie des Lettres vient de procéder à un nouveau tirage du CRIME DU BOUIF, l'amusant roman policier de Georges de la Fouchardière.

La première édition a été épuisée en six semaines.

Nous tenons cet ouvrage à la disposition de nos lecteurs. Franco contre mandat de 3 francs 50 à L'ŒUVRE.

Pour tout ce qui concerne la publicité financière et commerciale, l'Œuvre décline toute responsabilité.

BULLETIN

La dernière huitaine écoulée, sans être encore aussi brillante qu'il serait à souhaiter à cette époque de l'année, où les affaires devraient normalement battre leur plein, a été cependant beaucoup moins mouvementée que la précédente, si profondément troublée par la défaillance de la Société auxiliaire de Crédit, défaillance qui, d'ailleurs, a provoqué une véritable explosion de sympathies, surtout quand l'on a su qu'elle était plus notamment due aux manœuvres combinées de financiers exotiques, qui ont juré de mettre tout en œuvre pour inquiéter notre marché et déconsidérer la banque française, celle qui veut rester en dehors de certains accords. Ajoutons qu'en ce qui touche la Société auxiliaire de Crédit, on travaille activement dès maintenant à sa réorganisation et que la tentative, qui avait paru d'abord si bien réussir, aura finalement avorté. Mais il y a une leçon dont quelques-uns pourraient et devraient faire leur profit.

La meilleure tournure prise par les affaires a tenu à plusieurs raisons dont les principales sont faciles à dégager. D'abord, mieux que des symptômes de bonne situation monétaire, puisque simultanément, peu de temps après la Banque de Vienne, la Banque d'Angleterre et la Banque d'Allemagne ont abaissé le taux de leur escompte respectivement de $\frac{1}{2}\%$. On s'accorde à croire que la détente aurait même pu être plus sensible encore, quand l'on considère, d'une part, les encaisses métalliques considérables aux derniers bilans; d'autre part, les taux d'escompte pratiqués, depuis ces dernières semaines, sur les marchés libres.

Du Transvaal, où l'on s'attendait à une grève générale, les nouvelles sont aussi meilleures; le mouvement annoncé n'a pas pris de graves proportions grâce aux mesures énergiques qui ont été immédiatement décidées par le gouvernement.

Enfin, ce sont également des nouvelles plus encourageantes qui sont parvenues de New-York, où les transactions ont fait preuve d'une réelle activité. L'em-

prunt de l'état de New-York, bien que du type 4 1/2 % a été couvert plusieurs fois ; les indications touchant la situation des grands centres sidérurgiques sont sensiblement plus encourageantes et la publication du message présidentiel a laissé bonne impression dans le monde des affaires, quoique la politique adoptée dans la question des trusts ne soit point abandonnée.

Pour répondre à quelques demandes d'abonnés de province, nous nous prononçons formellement pour l'absentation vis-à-vis des titres de la *Compagnie française des naphtes* dont l'on poursuit discrètement, mais activement le placement. Quoi que puisse en penser la Faculté, la formule des parts comportant un intérêt fixe n'en est pas moins tout à fait insolite. Mais comment fera-t-on pour effectuer le paiement de 4 fr. par part à chacune des 20.000 parts créées, soit 80.000 fr. si, comme à fin juin 1912, les comptes se soldent par un crédit inférieur d'une quinzaine de francs à 150 fr.? Cela n'est évidemment pas très sérieux et il y a mieux à faire que placer son argent dans de telles conditions. D'autant que ces parts ne sont pas données : on les écoule, il y a seulement quelques mois, au-dessus de 150 fr. prix basé sur des propos en l'air et de chimériques prévisions.

Communiqué.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DES FINANCES

ÉMISSION

pour les besoins des Chemins de fer de l'Etat de

400.000 Obligations de 500 Fr. 4 %
amortissables en 48 ans

PRIX D'ÉMISSION : 490 FRANCS

payables par portions égales les 29 janvier et 5 février.

Ces obligations rapportent un intérêt annuel de
20 francs payable par semestre, sous déduction des
impôts, les 1^{er} février et le 1^{er} août.

Les demandes seront reçues le 29 janvier :
à la CAISSE CENTRALE DU TRÉSOR, à Paris.
Elles seront servies dans l'ordre de leur présentation
jusqu'à épuisement du montant de l'émission.

— 180 —



TOUT CE QUI SE FAIT d'INTÉRESSANT EN AUTOMOBILISME

PARAIT DANS

La Pratique Automobile

MORTIMER MÉGRET, Directeur

PARAIT SOUS 70 A 75 PAGES

Demandez le CATALOGUE GÉNÉRAL 1914

des Automobiles de Tourisme et de Poids lourds
contenant toutes leurs caractéristiques

Édité et offert gratuitement par
— La Pratique Automobile —

Expédition franço, contre simple remboursement des frais de port et de manutention, soit Vingt centimes par exemplaire.

12, avenue de la Grande-Armée, 12 - PARIS

ON NOUS ÉCRIT :

Des voiturettes de 4000 francs environ, autres que la Bébé Peugeot mettent le prix de revient du kilomètre à :

UN SOU

NOUS RÉPONDONS :

C'est à voir, mais elles ne peuvent, en tous cas, vous donner pour cette somme que :

LE KILOMÈTRE LENT

Elles deviennent excessivement coûteuses dès que vous les poussez, et vous y êtes naturellement conduit, parce qu'elles ne sont pour vous la source d'aucun plaisir et ne vous aident que peu dans vos affaires.

NOTRE BÉBÉ PEUGEOT

4 Cylindres, 3 Vitesses

vous procure, au même prix de :

UN SOU LE KILOMÈTRE RAPIDE

La possession d'une Voiturette Bébé Peugeot sera donc pour vous une source continue de plaisir. Si vous êtes dans les affaires, elle accroira considérablement votre rayon d'action. Avec elle vous ferez bien ce que les grosses voitures n'arrivent pas à faire : Le Grand Tourisme.

PEUGEOT — BEAULIEU — DOUBS

Le Gérant : GARDANNE.

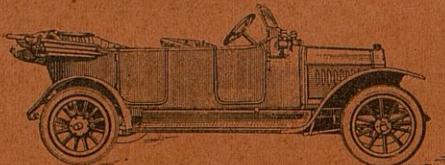
Imprimerie spéciale de l'Œuvre, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris.

NOUVEAUX
MODELES **1914**

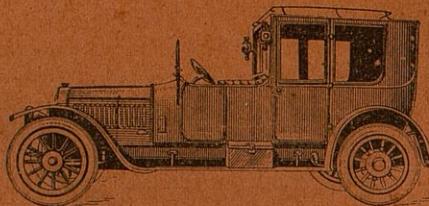
De Dion Bouton



Les plus parfaits modèles
de Ville et de Tourisme



Torpedo sur châssis 7/10^{HP} 4 cyl.



Coupé-Limousine sur châssis 20/30 HP.
8 cylindres

Catalogue sur demande / / Usines à Puteaux